



**HAL**  
open science

## ”D’une main restée inconnue. Retour sur les écrits séditieux dans le Paris des années 1872-1885”

Manuel Charpy

### ► To cite this version:

Manuel Charpy. ”D’une main restée inconnue. Retour sur les écrits séditieux dans le Paris des années 1872-1885”. Revue d’histoire du XIXe siècle, A paraître. hal-03506906

**HAL Id: hal-03506906**

**<https://hal.science/hal-03506906>**

Submitted on 3 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**DRAFT LONG AVANT EDITION, CORRECTION ET REDUCTION  
(fin 2021)  
Manuel Charpy**

**TEXTE SANS LES IMAGES (environ 20 documents graphiques)**

*Revue d'histoire du XIXe siècle, 2022*

**D'une main restée inconnue. Retour sur les écrits séditieux dans le Paris des années 1872-1885.**

D'une « main restée inconnue » ?<sup>1</sup> C'est ainsi que s'achèvent penaudes toutes les enquêtes des gardiens de la Paix qui sillonnent le Paris, entre les lendemains de la Commune et la fin des années 1880, à la recherche des « placards et écrits séditieux » et de leurs auteurs. Une enquête attentive, appuyée sur les travaux de Céline Braconnier, Susanna Barrows et Philippe Artières sur ce même fond, conduit invariablement aux mêmes impasses<sup>2</sup>. Peut-être faut-il ne pas renoncer pour autant à s'interroger sur celles et ceux qui écrivent dans l'espace public, à leurs techniques et à leurs usages de la ville<sup>3</sup>.

Les auteurs font tout pour être lus, et tout pour rester anonymes. Et c'est bien cet anonymat qui inquiète. Le bureau de la Préfecture qui collecte les rapports journaliers et les documents arrachés lit ces écrits comme la parole du peuple, agglomérat d'individus indistincts, souvent maladroit dans les mots et les formes. Il y a un implicite : ces écrits sont populaires car anonymes. Sauf à dire que « populaire » englobe le tout de la population, il y a des placards qui sont de mains de femmes ou d'hommes maniant chaque jour la plume, une rhétorique complexe et une forme graphique élaborée. C'est aussi qu'écrire dans la rue est considéré comme l'affaire de celles et ceux qui n'ont pas d'autres espaces d'expression. Qui oseraient socialement ce geste vulgaire et donc obscène ? Les attroupements qui se forment devant ces écrits achèvent d'en faire des objets collectifs et populaires. L'analogie est courante qui met en miroir rue et peuple<sup>4</sup>. La définition est en creux : les écrits anonymes sont populaires.

Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle comme aujourd'hui, les graffitis des rues sont donc lus comme autant de signes de la « culture populaire ». Scripteurs indéfinis, espace de la rue, supports pauvres et éphémères : ces collectes semblent comme l'essence des « écrits populaires ». Le bureau de la Préfecture de Police observe ces symptômes sur le corps de la ville pour saisir l'« opinion publique » et la sociologie politique le signe de la politisation des

---

<sup>1</sup> Ce travail a fait l'objet d'une première présentation en 2012 à l'occasion du Printemps de la typographie, « Écriture et pouvoir », École Estienne. Archives de la Préfecture de Police (désormais APP), BA, 11 décembre 1877, 18<sup>e</sup> arrdt, 7 h 00, « sur le parapet du Chemin de fer du Nord, rue Ordener, cinq petits carrés de papier sur lesquels étaient écrits les mots ci-après : « Ah U ! Ah Ursule » qui avaient été collés par une main restée inconnue. »

<sup>2</sup> Céline Braconnier, « Braconnages sur terres d'État. Les inscriptions politiques séditieuses dans le Paris de l'après-Commune (1872-1885) » in *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 1999, p. 107-130 ; Susanna Barrows, « Les murs qui parlent : le graffiti politique en 1877 », *Le Mouvement social*, 2016, n° 256, p. 45-64 et Philippe Artières, *La police de l'écriture. L'invention de la délinquance graphique 1852-1945*, Paris, La Découverte, 2013.

<sup>3</sup> Béatrice Fraenkel, « Actes graphiques. Gestes, espaces, postures », *L'Homme*, 227-228, 2018, p. 7-20.

<sup>4</sup> Voir notamment Nathalie Jakobowicz, 1830. *Le peuple de Paris. Révolution et représentations sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

couches populaires et de la construction concrète de l'espace politique public<sup>5</sup>.

Il faut dire que nombre d'auteurs de ces écrits revendiquent cette appartenance populaire. Ils prétendent volontiers parler au nom du « peuple » et dans son intérêt. Quant à ceux qui signent, ils revendiquent l'appartenance au monde ouvrier. C'est par exemple un « ouvrier », à le croire, bonapartiste qui pose un placard en 1877 : « Merde pour la République / Vive Napoléon IV / Vive l'Empereur / Oui Bravo / A bas Gambetta / Zut pour le Rabagas<sup>6</sup> / Vive le travail / A bas la République / Jules Simon / Est un saligot / Carré, ouvrier sellier »<sup>7</sup>. C'est encore un bonapartiste qui en octobre de la même année dans le 6<sup>e</sup> arrondissement s'adressent « Aux ouvriers honête » [3086]<sup>8</sup>. « Vox populi » signe un autre<sup>9</sup>. Comment savoir ? « Vive la Révolution sociale / Vive la Commune / A bas la Bourgeoisie » écrit une main anonyme sur le mur de l'Hôtel de Thiers (27 rue Notre-Dame de Lorette)<sup>10</sup>. Expression populaire parce qu'opposée à la bourgeoisie ? Les nombreux appels au « peuple » seraient de même essence ? On devine que ceux qui revendiquent de représenter le peuple ne le sont pas nécessairement.

Pourtant ces quelques 2780 écrits distincts saisis ou décrits par la police se donnent à l'évidence comme populaires. C'est que dans un raccourci ordinaire, nous lisons une mauvaise syntaxe, des fautes d'orthographe, une écriture malhabile, irrégulière et laborieuse, loin de la pratique quotidienne de l'écrit, comme autant de signes d'une écriture populaire. Qui douterait du caractère populaire de cette affichette manuscrite arrachée le 18 octobre 1877 dans une des rues des entrepôts de Bercy, proclamant dans un tracé maladroit : « Mac Mahon réduit a limpuissosse, Mac mahon a metre aux ordure quil nous / debarasse bien vitte c'est un bazaine peut etre plus coupable que lui qu'il fit cet / pa trop tot quil face comme guizot quil c'est descompe vite il nés pas trop tot / Ces la France qui a parler mac mac il faut fillier / Cigné la France vive la republique »<sup>11</sup> ? Ou de cet écrit trouvé rue Roussin à 8 h 00 : « A bas le soldas loiyaliale Vive 1793 » ?<sup>12</sup>

Il y a peut-être une autre façon de lire cet anonymat qui résiste. Il nous contraint à nous interroger sur ces « mains inconnues » et à faire un détour par les gestes, les outils et les supports mobilisés. Si ce fond des archives de la Préfecture de Police a donné lieu à plusieurs enquêtes, notamment par Céline Braconnier puis Susanna Barrows, c'est qu'il est un des rares situés, où chaque écrit a son lieu et son heure. Mais sa singularité est peut-être avant tout de conserver près de 500 documents graphiques, de papiers arrachés qui témoignent en même temps des usages quotidiens de l'écriture, des arts de faire<sup>13</sup>. Ils permettent en osant mener l'enquête toujours inachevée une

---

<sup>5</sup> Susanna Barrows, « Les murs qui parlent : le graffiti politique en 1877 », *Le Mouvement social*, 2016, n° 256, p. 45-64.

<sup>6</sup> Sans doute évocation de l'antirépublicain Paul de Cassagnac, auteur de *A Rabagas* (1872).

<sup>7</sup> APP, BA, Rapport, 19 janvier 1877 [3026] 8<sup>e</sup> arrdt, 7 h 00, 4 boulevard Malesherbes.

<sup>8</sup> APP, BA, 14 octobre 1877, 6<sup>e</sup> arrdt, 33 rue du Faubourg Saint-Germain, 9 rue du Cherche-Midi et 22 rue de Vaugirard.

<sup>9</sup> APP, BA, 26 mars 1874, 19<sup>e</sup> arrdt, 62 Rue d'Allemagne, 73 rue de Meaux et 6 Passage d'Orléans.

<sup>10</sup> APP, BA, 28 octobre 1882, 1 h 45, 27 rue Notre-Dame de Lorette.

<sup>11</sup> APP, BA, 18 octobre 1877, 12<sup>e</sup> arrdt, 7 h 30, angle de l'Avenue du Petit-Château et de la rue de Bercy.

<sup>12</sup> APP, BA, Rapport spécial, 30 novembre 1877, 15<sup>e</sup> arrdt, 8 h 00, 3 rue Roussin.

<sup>13</sup> Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, P. O. L., 1993 et De Certeau Michel avec Luce Giard, *L'Invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980.

attention aux détails matérielles, non seulement comme l'a fait Philippe Artières aux supports dans la ville, mais aussi aux formes et aux techniques mobilisés. Disons-le d'emblée, les mains restent « inconnues » mais chemin faisant ces archives permettent d'interroger la culture populaire de l'écrit, ses outils, ses formes et ses références visuelles.

## 1. Effacer, collecter, disperser

### L'éponge et le calque

Les gestes se répondent : d'un côté, la rue écrit, rature, recouvre, salit, colle. En miroir, les brigades qui patrouillent dissuadent<sup>14</sup>. Ce que déclare le ministre de l'Intérieur Billault en 1854 vaut pour tout le siècle : « présence partout, jour et nuit, [...] de nombreux agents dont chacun, chargé de la surveillance exclusive d'un espace très circonscrit [...], connaît à fond la population et les habitudes, [...] et, par ces allées et venues continuelles, ne laisse aux malfaiteurs ni le loisir de consommer, ni même de préparer sur place leurs coupables projets »<sup>15</sup>.

Quand les écrits surgissent, les brigades effacent et arrachent, relèvent et collectent. Leurs armes sont d'abord une gomme et une éponge. Des écrits au « crayon » sont « effacés de suite » sur une affiche officielle en 1873<sup>16</sup>. Gomme élastique – en caoutchouc – devenue courante – ou mie de pain ?<sup>17</sup> L'éponge est plus souvent utilisée. Les inscriptions à la craie et au charbon sont « aussitôt effacées » comme ces « Merde pour Thiers » et « Vive la Commune » en mars 1872 rue Montholon<sup>18</sup>. Les auteurs bavards obligent la mobilisation de trois agents pour effacer les inscriptions qui s'étalent au charbon sur quatre immeubles de la rue du Cherche-Midi : « Mort à Bazaine la plus grande crapule de France » et une série de « Vive la Commune de Paris » suivie de « À mort la Police » et « vive le drapeau rouge »<sup>19</sup>. À défaut d'éponge, un « Vive l'Empereur ! Mort à Thiers » à la craie est « immédiatement effacé avec un morceau de papier mouillé »<sup>20</sup>.

L'éponge semble pourtant faire partie de l'attirail des agents, l'idée étant pour prélever des indices matériels de dissoudre les colles des placards de papier<sup>21</sup>. Devant le Cirque d'hiver, une affichette à la mine de plomb « M... pour le Président de la République, M... mille fois et M... encore ». Le commissaire précise à l'attention du bureau du Préfet : « J'ai envoyé le gardien [...] avec la consigne de rapporter le morceau écrit au crayon dont je vous envoie un fragment. » [3026 + 2991] Laborieux décollages qui déchirent souvent les papiers et délavent les encres mais rapportent des traces.

---

<sup>14</sup> Voir Quentin Deluermoz, *Policiers dans la ville. La construction d'un ordre public à Paris (1854- 1914)*, Paris, Publication de la Sorbonne, 2012.

<sup>15</sup> Manuel Charpy, « L'apprentissage du vide. Commerces populaires et espace public à Paris dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Espaces et sociétés*, 2011/1-2, p. 15-35.

<sup>16</sup> APP, BA/476, 1<sup>er</sup> décembre 1873, 9<sup>e</sup> arrdt, 9 Chaussée d'Antin et 65 rue de Caumartin.

<sup>17</sup> C. Boutereau, *Nouveau manuel complet du dessinateur ou Traité théorique et pratique de l'art du dessin...*, Paris, Librairie encyclopédique de Roret, 1842, p. 396.

<sup>18</sup> APP, BA, Rapport journalier du 22 mars 1872, 11 h 00, 9<sup>e</sup> arrdt, 6 h 00, rue Montholon.

<sup>19</sup> APP, BA/476, Rapport 26 octobre 1873, 6<sup>e</sup> arrdt, 71 rue du Cherche-Midi.

<sup>20</sup> APP, BA, Rapport journalier de 17 h 00, 9<sup>e</sup> arrdt, 7 décembre 1872, 12 h 30 38 bd des Italiens.

<sup>21</sup> Philippe Artières, *op. cit.*, p. 65 et suivante.

Si quelques brigades semblent se promener avec pinceaux et peinture pour « recouvrir » les inscriptions, le plus souvent, dans l'urgence et faute d'un outillage adapté, les agents arrachent, grattent, lacèrent. Rue Saint-Jacques, à 6 h 00 du matin, « les gardiens de la Paix ont lacéré une affiche sur laquelle était écrit à l'encre : Vive Napoléon IV ! tout par le peuple, tout pour le peuple. »<sup>22</sup> Ces gestes ordinaires à l'encontre des avis publics ou des affiches électorales – la presse et jusqu'à l'Assemblée nationale s'insurgent contre les « affiches lacérées » – semblent plus inadaptés à l'expression du pouvoir.

Quand les décollages sont trop destructeurs, on relève alors les écrits, souvent en respectant la mise en page mais rarement l'orthographe, redressée, et souvent sans reproduire les mots vulgaires – des « M... » remplacent le mot « merde », pourtant central<sup>23</sup>. La photographie déjà présente dans la police n'est pas mobilisée : technique délicate, attirail lourd, difficultés à prendre des vues à l'aurore et risque de pointer aux passants de modestes graffitis. En outre, l'ordinaire ne mérite pas d'être figé par la photographie, par essence monumentale. La police opte parfois pour le papier calque. Ce « papier végétal » est de cellulose de sapin trempé dans l'acide sulfurique, d'où sa lente mais sûre destruction. Il est en circulation chez les lithographes, les arpenteurs et les dessinateurs industriels depuis les années 1830<sup>24</sup>. À partir du milieu du siècle, il devient le support de l'architecture éclectique. Des brigadiers vont rouleau sous le bras mais il sert surtout à dupliquer l'information graphique : en mars 1877, rue de la Mare à Belleville, un placard collé sur « un mur servant de clôture » est réalisé au pochoir. L'original est transmis au commissariat du quartier et le « décalque » au cabinet du Préfet<sup>25</sup>. [3031 / 3033]

## Lecteurs anonymes

Avant même que de récolter des preuves matérielles, le projet est de faire disparaître au plus vite ces inscriptions<sup>26</sup>. Les quelques mots jetés sur un papier ou un mur ne sont rien sans les passant·e·s qui s'arrêtent et commentent. Ces « attroupements » sont surveillés de près. L'obsession est de faire « circuler »<sup>27</sup>. Les agents bons élèves soulignent qu'ils sont intervenus à temps : « les quatre bandes [...] ont été enlevées sans que le public en ait eu pris connaissance » écrit un agent à propos de paperolles « Mac-trop-con » collées sur la Bibliothèque nationale<sup>28</sup>.

Quand les badauds arrivent avant, les brigades notent leur nombre, parfois leur qualité. C'est souvent la foule qui conduit les agents à scruter ces écrits. Dans la populaire rue de Flandres, une gravure de cochon, percée et

---

<sup>22</sup> APP, BA, Rapport journalier 11 h 00, 24 juillet 1874, 6 h 00, 124 rue St Jacques.

<sup>23</sup> Susanna Barrows, « Les murs qui parlent : le graffiti politique en 1877 », *Le Mouvement social*, 2016, n° 256, p. 45-64.

<sup>24</sup> Edmond Tudot, *Éléments de dessin industriel formant un cours de dessin...*, Paris, Carilian-Goeury et Dalmont, 1841, p. 178 1841, p. 178 et sq ; voir en outre, L.-R. Bregeaut, *Nouveau manuel complet de l'imprimeur lithographe collection...*, Paris, Librairie encyclopédique Roret, 1850, p. 224 ; D. Puille, *Arpentage élémentaire, théorique et appliqué...*, Paris, Ch Fouraut, 1862, p. 212 et « Papier en rouleau » in Yves Guyot et Arthur Raffalovich, *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque*, tome 2, Paris, Guillaumin & C<sup>ie</sup>, 1900.

<sup>25</sup> APP, BA, 20 mars 1877, 20<sup>e</sup> arrdt, 9 h 30, 82 de la rue de la Mare.

<sup>26</sup> Philippe Artières, *op. cit.*, p. 91.

<sup>27</sup> Sur cette obsession, Manuel Charpy, *art. cit.*

<sup>28</sup> APP, BA, 16 mai 1877, 2<sup>e</sup> arrdt, Colonnes de la Bibliothèque nationale.

légendée à la main : « Maréchal de Mac Mahon / duc de Magenta / Roi des cochons » « attirait l'attention du public » note le rapport du 16 octobre 1877<sup>29</sup>. « Deux ou trois personnes lisaient cet écrit » note un commissaire à propos d'un petit « papier manuscrit ainsi conçu : « on demande des Sainateurs appts [appointements] 100 000 f praisé » et collé 60 boulevard Sébastopol<sup>30</sup>. Les attroupements peuvent être imposants. Le 30 décembre 1875, des insultes sur l'Église Bonne-Nouvelle attire « curieux (environ 30) qui lisaient cet écrit, quelques-uns voulaient s'opposer à son enlèvement. »<sup>31</sup> [3010]

Les agents arrachent d'autant plus rapidement les écrits que des émotions se manifestent. À 3 h ½ du matin, le gardien Pichaud à Montparnasse « remarque dans le wagon de marchandises une inscription à la craie blanche qui excitait l'hilarité des employés. Cette inscription était ainsi conçue : Vive la République ; à bas la calotte, les calotins et Henri V, le fainéant. Après le départ des hommes d'équipe, [il] a effacé cette inscription. »<sup>32</sup> Devant une main à l'encre bleue, boulevard de la Villette, pourtant à 5 h 15 du matin alors que le soleil n'est pas encore levé, c'est « un groupe d'une vingtaine de personnes [qui] lisait l'inscription et cherchait à comprendre »<sup>33</sup>. L'incrédulité inquiète et l'affiche est soustraite immédiatement aux regards anonymes. [3169]

Dans les situations délicates, effacements et arrachages se font « en bourgeois ». Si la police patrouille en uniforme, les affaires d'opinion se traitent en se fondant dans la foule. À propos d'un placard devant le cirque d'hiver, le commissaire note en 1873 : « J'ai envoyé le gardien en bourgeois avec une éponge pour enlever l'affiche »<sup>34</sup>. Même chose la même année dans le quartier des Batignolles, l'écrit séditieux au charbon « "Le peuple souffre, vive le Roi. Assez de la République [...]" a été effacé immédiatement par un gardien en bourgeois »<sup>35</sup>. Ces policiers en civil arrachant des affiches menacent cependant d'être pris à partie. Plaine Monceau, un matin de juin 1877, l'agent Rebillard intervient. « Passant avenue Niel, écrit-il, étant en bourgeois, j'ai remarqué 4 à 5 ouvriers qui [...] stationné à cet endroit m'étant approché d'eux j'ai remarqué qu'ils étaient en train de lire l'écrit ci-joint [...]. Je l'ai enlevé immédiatement à ce moment ces ouvriers ont dit "il est de la police il en lève pour qu'on ne lise pas" »<sup>36</sup>. Sans uniforme, les gardiens deviennent à la fois illégitimes et mouchards.

## À l'adresse de la police

Comme en réponse à ces effacements méthodiques, les écrits s'adressent de plus en plus aux agents. Le dispositif policier est regardé comme une incarnation de la censure du pouvoir. Jeu de mots facile mais efficace à l'encontre du Ministre de l'intérieur Louis Buffet : « France tu as un Buffet

---

<sup>29</sup> APP, BA, Rapport, 16 octobre 1877, 19<sup>e</sup> arrdt, 172 rue de Flandres.

<sup>30</sup> APP, BA, 16 décembre 1875, 10 h 30, 60 boulevard Sébastopol.

<sup>31</sup> APP, BA, 30 décembre 1875, 2<sup>e</sup> arrdt, mur de l'Église Bonne Nouvelle.

<sup>32</sup> APP, BA, 29 mars 1874, 15<sup>e</sup> arrdt, 3 h 30 >>>>>

<sup>33</sup> APP, BA478 (années 1885-1886-1887-1888), Rapport, 17 juin 1881, 5 h 15, 202 boulevard de la Villette. [3169]

<sup>34</sup> APP, BA/476, 7 décembre 1873, 11<sup>e</sup> arrdt, devant le Cirque d'hiver.

<sup>35</sup> APP, BA, 10 mai 1874, 17<sup>e</sup> arrdt, 10 h 00, 97 et 99 rue des Moines.

<sup>36</sup> APP, BA, Rapport 15 juin 1877, 17<sup>e</sup> arrdt, 5 h 15, avenue Niel angle de la rue Rennequin.

qui n'est pas commode » portent plusieurs affichettes en mars 1875 dans un urinoir Boulevard Beaumarchais. Toutes les adresses au corps policier sont promptement retirées. Dans le bas Belleville, un placard annonce le 12 septembre 1879 dans une écriture scolaire : « Un Homme / Coupé en morceaux / Par un sergent de ville »<sup>37</sup>. Réalisé sans doute par le marchand de journaux à des fins publicitaires, l'écrit évoque l'affaire Prévost, gardien de la Paix qui a démembré un courtier en bijoux quartier de La Chapelle et arrêté la veille<sup>38</sup>. L'affaire est singulière ; le placard en fait une généralité. Il est d'autant plus vivement retiré, qu'il est placé en face du marchand de journaux et au carrefour animé de la rue du Faubourg du Temple<sup>39</sup>.

Les adresses sont nombreuses aux patrouilles qui arpentent la ville à la recherche des graffitis. Ironie face à cette obsession et au caractère ingrat de cet exercice de l'autorité. En février 1879, à une heure du matin, sous la pluie, dans les urinoirs près du Pont-Neuf, les agents découvrent de fausses annonces : « PREFECTURE DE POLICE / BUREAU DE L'ASSOMOIR / ON DEMANDE DES ASSOMEURS / AYANT FAIT UN CONGÉ / LES RISQUES SONT COUVERTS / Mr GIGOT / ANSART »<sup>40</sup>. Albert Gigot est alors Préfet de Police et Sélim Ansart, le bonapartiste chef de la Police municipale<sup>41</sup>. Une autre affiche de la même main, sur des affiches électorales, se fait plus humiliante : « Avis aux gens / bien taillé travail / de nuit carrefour / place rues impasses / boulevard ponts, etc / pour les renseignements / adressé à la préfecture de police. » [3138] Ces placards minuscules forcent les agents à s'approcher pour recueillir les insultes.

## 2. Paysages des écrits

### Triple-Canon et petites annonces

Ces mots minuscules apparaissent dans un paysage saturé d'écrits. Par accident, les cartons de la Préfecture de Police en donnent l'épiderme et le derme. Arrachant de minces placards, les agents emportent d'épaisses couches d'affiches collées. [3069 / 3137 / 3147 / 3148 / 3188 / 3193] « Paris n'est plus guère aujourd'hui qu'un immense mur à affiches, peut noter Victor Fournel en 1858, constellé, depuis les cheminées jusqu'aux trottoirs, de carrés de papier de toute couleur et de tout format [...] ; un gigantesque bazar [qui] vous happe par les yeux »<sup>42</sup>. Les stratifications indiquent la fréquence de recouvrement des affiches. Émile Mermet souligne dans son annuaire-guide de la publicité en 1879 que « les affiches en papier étant enlevées à Paris dans la nuit, il faut que leur effet soit produit immédiatement. »<sup>43</sup> En réalité, elles sont recouvertes. Cependant, les affiches publicitaires de plus en plus

---

<sup>37</sup> APP, BA, 12 septembre 1879, 11<sup>e</sup> arrdt, 56 Faubourg du Temple.

<sup>38</sup> Jean-Marc Berlière, « La cervelle du gardien de la paix », *Criminocorpus*, « Histoire de la police », 1<sup>er</sup> janvier 2009, <http://journals.openedition.org/criminocorpus/260>

<sup>39</sup> A. Martin, *Plan de Paris*, 1878.

<sup>40</sup> APP, BA, 20 février 1879, 1<sup>er</sup> arrdt, 1 h 00, 5 rue Coquillière.

<sup>41</sup> *Annales du Sénat et de la Chambre des députés*, vol. 3, Imprimerie du Journal officiel, 1879, débat du 16 février 1879, p. 7 et sq.

<sup>42</sup> Victor Fournel, *Ce qu'on voit dans les rues de Paris*, Paris, Delahays, 1858, p. 299.

<sup>43</sup> Émile Mermet, *La publicité en France, guide pratique annuaire pour 1879*, Paris, Chaix, 1879, Chapitre III « Affiches et prospectus » p. 49 et « Affiche sur papier » p. 53. Sur le cadre général, voir Marc Martin, *Histoire de la publicité en France*, Paris, Odile Jacob, 1992, « De l'affiche à l'affichage (1860-1980) », p. 97-112.

nombreuses et lithographiées sont peu touchées par les écrits populaires car les agences publicitaires – L’administration d’affichage et L’affichage national – assurent leur remplacement permanent. Dufayel propose ainsi « l’affiche en conservation », abonnement plus cher que l’affichage simple<sup>44</sup>. Avenel qui note que la pratique se fixe sous le Second Empire et rappelle que « l’affiche-papier, livrée à elle-même, disparaît en deux heures, déchirée ou recouverte. Grâce aux agences qui garantissent sa conservation et se chargent de la remplacer, le commerçant sait exactement quels murs tapisseront ces feuilles fragiles, quel public les apercevra, espacées en “tirailleurs”, ou serrées “à l’américaine” par vingt ou trente »<sup>45</sup>. Travail d’autant plus nécessaire que les 1,5 millions d’« affiches éphémères » placardées chaque année sont d’un mauvais papier chargé de plâtre<sup>46</sup>. Les agences soustraient aux yeux des passant·e·s et de la police écrits ordinaires et séditieux.

Les agglomérats arrachés par les agents montrent des typographies sur papiers de couleurs. Il s’agit des très nombreuses annonces pour les théâtres, les journaux, les ventes aux enchères ou encore d’affiches électorales qui se développent depuis le Second Empire – même officiel, le candidat mène campagne quand celui de la Monarchie censitaire peut se contenter de la presse<sup>47</sup>.

[2972] Il est un autre paysage d’écrits plus complexe à saisir : celui des écritures manuscrites. Il est tout aussi foisonnant, fait notamment d’une nuée d’annonces professionnelles. En avril 1874, avenue du Trudaine, l’agent arrache un papier sur lequel est écrit maladroitement « VIVE NApoLEON IV ». C’est une annonce manuscrite : « On demande de suite de bonnes ouvrières en robes 51 rue Le Peletier ». Il faut se figurer à partir des années 1860 des milliers d’affichettes « saisissantes et banales » qui pendant la haute saison annoncent : « On demande petites mains » pour la haute couture, et « mécaniciennes » pour la confection<sup>48</sup>. [Coulisses p. 137] La couturière Marguerite Audoux se souvient dans les années 1880 être allée devant la gare Montparnasse coller pour son patron : « ON DEMANDE / Un brodeur à la machine pour travail soigné. / Très pressé. »<sup>49</sup> « Dans les moments de presse, note-t-on dans *Comment la femme peut gagner sa vie*, de petites affiches manuscrites, collées à la porte de la maison, font savoir qu’on demande des corsagières, jupières, garnisseuses, petites mains »<sup>50</sup>. La précarité sème ses papillons.

Cet exemple, pisté à partir des saisies hasardeuses des agents, permet d’imaginer les milliers d’annonces pour recruter des vendeuses, des démonstratrices, des domestiques... S’y ajoutent les chiens ou chats perdus – Louis-Sébastien observe dès 1783 que la pratique est déjà ordinaire<sup>51</sup> et la

---

<sup>44</sup> « Affichage en conservation », *Album-tarif de l’Affichage national, veuve Crespin aîné et Dufayel*, 1889 et Émile Mermet, *La publicité en France... op. cit.*, « L’administration d’affichage », p. 49.

<sup>45</sup> Georges d’Avenel, « La Publicité », *Le mécanisme de la vie moderne*, vol. 4, Paris, A. Colin, 1902, p. 166.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>47</sup> « Affiche, affichage » *Dictionnaire universel théorique et pratique, du commerce et de la navigation*, Paris, Guillaumin et C<sup>ie</sup>, 1859.

<sup>48</sup> Arsène Alexandre, *Les reines de l’aiguille... op. cit.*, p. 83.

<sup>49</sup> Marguerite Audoux, *L’Atelier de Marie-Claire*, Paris, Grasset, 1920, p. 78.

<sup>50</sup> Georges Régнал, *Comment la femme peut gagner sa vie*, Paris, Tallandier, 1908, p. 51.

<sup>51</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, vol. 5, Amsterdam, 1783, p. 5-6 et p. 206 (« Afficheurs » et « Rats »).

presse des années 1870-1880 s'en fait l'écho. Le paysage des écrits manuscrits des rues est sans cesse renouvelé.

## Le minuscule et l'officiel

Comment dans cet espace saturé de typographies format Triple-canon ou Grosse-nompaille et de feuillets manuscrits, les écrits séditieux sont-ils visibles ? L'attention des agents y est pour beaucoup<sup>52</sup>. C'est aussi que celles et ceux qui écrivent mettent en place des stratégies pour être visibles.

Dans ce paysage de textes placardés, il existe des zones plus sensibles. Depuis la Révolution, « la couleur blanche est réservée aux affiches de l'autorité »<sup>53</sup>, d'où les affiches publicitaires, des théâtres ou de Drouot sur fonds colorés. Dans ce paysage coloré, le moindre papier blanc – écrit séditieux comme petite annonce – devient visible.

Plus encore, une intervention sur les affichages sur fond blanc, voix du pouvoir, arrête les passants, comme les policiers. En outre ces affiches sont normalement entourées d'un silence visuel. Comme l'ont relevé Jacques-Olivier Barthes et Philippe Artières, l'ordonnance du 26 mars 1848 précise que non seulement « il est interdit aux afficheurs et à toute personne de déchirer, d'enlever ou de couvrir par des placards les affiches apposées par ordre de l'administration » mais que « les afficheurs seront toujours tenus d'observer une distance de 20 mètres au moins entre l'affichage des placards des particuliers et les emplacements où se trouveront apposées les affiches émanées de l'autorité publique. »<sup>54</sup> La moindre intervention focalise l'attention. Le 1<sup>er</sup> décembre 1873, on relève « écrits au crayon sur deux affiches contenant le message de Monsieur le Président de la République apposées rue de Caumartin 65 [9<sup>e</sup>], ces motifs “Abas Mac-Mahon, Vive Gambetta” »<sup>55</sup>. Semaines après semaines, sur les affiches signées du gouvernement de Thiers puis après 1873 de Mac-Mahon sont collées des libelles manuscrits. Affolement en 1877 comme l'a noté Susanna Barrows<sup>56</sup>. « Sur le message de Monsieur le Maréchal Président de la République, précise un agent le 29 mai rue Bréda (9<sup>e</sup>), l'inscription suivante, écrite à la craie rouge : “Sent mon C..., s'il sent bon”. Cette inscription a été effacée immédiatement. »<sup>57</sup> Le même jour rue Clauzel (9<sup>e</sup>), « à 2 h 30 du matin, le gardien Meynadié a remarqué qu'on avait écrit à la craie rouge les mots “Merde ! Vieux con !” sur l'affiche du discours prononcé à Compiègne par Mr le Maréchal Président [...]. Ces mots ont été immédiatement effacés. »<sup>58</sup> Insultes récurrentes dans les jours qui suivent la crise du 16 mai collées ou inscrites « sur le discours du Maréchal de Mac-Mahon » à travers Paris.

L'espace scruté se fait parfois plus précis encore : le 30 mai, un agent note « contre le mur du vieil Hotel Dieu [...] un placard injurieux contenant la

---

<sup>52</sup> Philippe Artières, *op. cit.*

<sup>53</sup> « Affichage, affiche », *Dictionnaire universel...*, *op. cit.*, 1860.

<sup>54</sup> « Ordonnance n°2062 concernant l'affichage dans Paris, 26 mars 1848 » in *Recueil complet des actes du gouvernement provisoire* (février, mars, avril, mai, 1848), Paris, Durand, 1848, citée par Jacques-Olivier Barthes. 1993. « Sociologie de l'espace public parisien de l'affichage électoral 1881-1914 », mémoire de DEA, Paris I, 1993 et pour une synthèse, voir Philippe Artières, *op. cit.*, Chapitre 2 « Cadres ».

<sup>55</sup> APP, BA/476, Rapport, 1<sup>er</sup> décembre 1873, 9<sup>e</sup> arrdt, 9 h 00 Chaussée d'Antin et 65 rue de Caumartin.

<sup>56</sup> Susanna Barrows, *op. cit.*

<sup>57</sup> APP, BA, 29 mai 1877, 30 rue Bréda.

<sup>58</sup> APP, BA, 29 mai 1877, 9<sup>e</sup> arrdt, 2 h 30, 1 rue Clauzel.

phrase suivante : “que je suis bonapartiste et complice de l’infâme bazaine” [...] placée immédiatement après le mot “assurance” du discours. »<sup>59</sup> La crise ne se dénouant que mi-décembre, les inscriptions continuent : en septembre, « au bas d’une affiche de Monsieur le Président de la République portant ces mots : “Merde Mac Cocon” » ou en décembre, boulevard Ornano on remarque « écrit au crayon sur une affiche de la déclaration du gouvernement [...], “Mac-Mahon est une vieille vache”. Cet écrit a été effacé de suite »<sup>60</sup> [ICONO X 2]. Même si l’affichage officiel est assuré par des entreprises privées, la « conservation » peine en période de crise politique.

L’autre espace tout aussi épidermique et politique est celui des affiches électorales. Avant sa réglementation (limitation des affichages sur les monuments en 1902 et panneaux dédiés en 1919), il est assimilé à l’affichage privé<sup>61</sup>. Les afficheurs (Drouart, Bonnard, Dufayel...) le prennent en charge, le recouvrement par les affiches d’autres candidats étant la règle. Dufayel rappelle en 1889 que ces contrats ne peuvent être que « de gré à gré », chaque candidat adaptant sa stratégie selon ses moyens<sup>62</sup>. D’où les épaisses couches arrachées en période électorale. C’est en outre qu’en « période électorale, [...] les candidats peuvent faire coller leurs affiches sur les murs [de la commune], sans redevance » et qu’elles « sont affranchies du timbre »<sup>63</sup>. La Préfecture compile les articles sur ces « débordements ». *Le Corsaire* du 28 avril 1873 rapporte à propos de la campagne de Charles de Rémusat : « Les parapets des ponts, les candélabres des becs de gaz, les colonnes creuses et les arbres du boulevard sont eux-mêmes insuffisants. Rémusat toujours aussi multicolore, s’étale sur les bancs des squares et des promenades publiques ». La police scrute l’état de ces affiches pour saisir l’état de l’opinion. Dans ces centimètres carrés, toute intervention est lue comme politique, y compris les blagues les plus potaches, les gribouillis les plus illisibles ou ésotériques. Les parodies se multiplient, nourries par les détournements commerciaux des affiches électorales. Émile Mermet se souvient qu’en 1877, le « jour de l’ouverture de la période électorale, les murs furent couverts de l’affiche [d’un] tailleur, homonyme du sénateur Crémieux », appelant ses « concitoyens » à le suivre<sup>64</sup>.

Dans ces espaces dessinés par l’affichage officiel et électoral, une stratégie de minuscule prend forme, moyen de déposer discrètement un message tout en lui assurant une large publicité politique. Vertige de la surveillance : les cartons contiennent des centaines de minuscules papiers, parfois laconiques. Le 20 mai 1877 dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, « sur une affiche du Décret présidentiel apposé place de la Mairie à côté du bureau des Omnibus », est relevée une maladroite « petite étiquette paraissant faite avec des bandes de timbres-poste et portant ces mots : “à la porte” ». « Il n’a pas été possible de savoir qui a collé ce placard ce qui était d’ailleurs facile à faire sans qu’on s’en aperçût », note l’agent réaliste<sup>65</sup>. [3040] Trois jours plus tard, c’est sur

---

<sup>59</sup> APP, BA, 30 mai 1877, 4<sup>e</sup> arrdt, rue de la Cité.

<sup>60</sup> APP, BA, 30 septembre 1877, 9<sup>e</sup> arrdt, 6 h 00, 10 rue Pastourelle ; le 3 décembre 1877, 18<sup>e</sup> arrdt, 11 h 50, 55 boulevard Ornano.

<sup>61</sup> Voir Jacques-Olivier Barthes, *op. cit.*

<sup>62</sup> *Album-tarif de l’Affichage national... op. cit.*, 1889, p. 21.

<sup>63</sup> « Affiches, affichage, afficheur » in Yves Guyot et Arthur Raffalovich, *Dictionnaire du commerce... op. cit.*, tome 1, 1898.

<sup>64</sup> Émile Mermet, *op. cit.*, p. 52-53.

<sup>65</sup> APP, BA, 20 mai 1877, 17<sup>e</sup> arrdt, Place de la Mairie.

l'étroite marge d'un journal qu'est écrit « PILORI » sur le « message présidentiel », boulevard Poissonnière<sup>66</sup>. Un minuscule « Vive l'Empereur » arrête en octobre 1877 un agent qui souligne qu'il est collé cette fois sur « une affiche du candidat Barodet »<sup>67</sup>. Rue de Vaugirard, le lendemain, suite à l'appel des 363, un « 363 » attire logiquement l'attention d'un agent. Un dessin à côté est aussi « trouvé à 7 h 50 du matin collé rue de Vaugirard sur une des affiches électorales de Camille Rousset »<sup>68</sup> [3082]

Avec une économie radicale de moyens dans le foisonnement du paysage urbain, les auteurs parviennent à fabriquer des événements politiques en crevant l'ordre visuel quotidien, politique et commercial.

### 3. Les yeux de la rue

#### Facteurs et concierges

Ces stratégies répondent aussi aux nouvelles manières d'occuper une ville élucidée ou presque. Alignements, obligation de circuler, séparation des trottoirs et des voies et éclairage sont autant de moyens de rendre l'œil souverain, en particulier celui des agents qui patrouillent<sup>69</sup>. Dans une ville qui se veut transparente, la moindre intervention raye la vitre. C'est d'autant plus vrai que cet œil est collectif. Les potentiels spectateurs sont de possibles délateurs. Le contrôle social est effectif à l'échelle du quartier. Des agents publics se font indicateurs comme les gardiens de parcs et squares et les facteurs qui prennent et livrent encore trois fois par jour des lettres<sup>70</sup>. La surveillance des voisinages, nourrie et liée aux agents de police, opère. Les concierges sont omniprésents, signalant et effaçant au petit matin les écrits sur leurs murs<sup>71</sup>.

Il est aussi des commerçants et des passants qui signalent les surgissements graphiques. Quand le gardien Courtot vient arracher vers 8 h une affichette « Mort à Bazaine / Mort à Mac Mahon / Mort aux traitres / Vive le peuple français / A plus tard la vengeance » sur le bâtiment des Magasins réunis, c'est qu'« il avait été prévenu par un Monsieur qui passait »<sup>72</sup>. Les métiers sont parfois identifiés. Un certain Michelet Sosthène, peintre en bâtiments dans le bas Montmartre, rapporte à un agent l'affichette « Engagement obligatoire pour venir en aide aux Communards, aux pétroleurs incendiaires et pillards »<sup>73</sup>. Sa profession même le rend sans doute attentif à l'état des murs<sup>74</sup>.

---

<sup>66</sup> APP, BA, 23 mai 1877, boulevard Poissonnière [3045] et 27 mai 1877, 4<sup>e</sup> arrdt, arcades place des Vosges. [3057]

<sup>67</sup> APP, BA, 12 octobre 1877, 4<sup>e</sup> arrdt, palissades de l'ancien hôtel Dieu [3077].

<sup>68</sup> APP, BA, 13 octobre 1877, 6<sup>e</sup> arrdt, 7 h 50, rue de Vaugirard.

<sup>69</sup> Outre Quentin Deluermoz, *op. cit.*, voir Philippe Artières, *La police de l'écriture... op. cit.* et Manuel Charpy, *art. cit.*

<sup>70</sup> APP, BA, 24 février 1872, grille du square Delaborde [3066] et 27 juin 1877, 2<sup>e</sup> arrdt, « Sieur Mauchel, facteur à l'administration des postes a remis ce matin au sous-Brigadier Rivière du poste Bonne-Nouvelle, déclarant l'avoir trouvé placardé rue Maubeuge à l'angle du Bd de la Chapelle 10<sup>e</sup> arrdt. »

<sup>71</sup> APP, BA, Rapport journalier, 10 h 20, 9<sup>e</sup> arrdt, 10 boulevard des Capucines ; 2 mars 1876, 7 h 30, 13 place de la Madeleine ; 1<sup>er</sup> janvier 1880, 7 h 15, 141 Boulevard Saint-Michel (« Le concierge de la maison a enlevé l'affiche à l'aide d'une éponge. » Voir Jean-Louis Deaucourt, *Premières loges. Paris et ses concierges au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1992.

<sup>72</sup> APP, BA/476, 13 décembre 1873, 8 h 00, Magasins réunis.

<sup>73</sup> APP, BA, 3 mai 1877, 21 h 00, Boulevard Saint-Denis.

Rien de surprenant à ce que les écrits et collages soient réalisés la nuit pour échapper à cette vigilance collective. Dès 1836, l'interdiction est faite d'afficher la nuit – afin d'éviter les incidents (l'affichage politique est interdit), les recouvrements et les batailles entre afficheurs<sup>75</sup>. L'essentiel des « prises » sont faites entre 5 h et 7 h 30<sup>76</sup>. En mars 1872, l'agent qui relève l'inscription paradoxale « Aba / Vive l'instruction gratuite et obligatoire » précise qu'il l'a « trouvé fraîchement apposée à minuit 10 minutes contre la devanture d'un épicier »<sup>77</sup>. À la même période, un autre arrache l'affiche « Français / Né d'une usurpation le gouvernement actuel ne peut durer loyalement / Demandont tous / L'appel au peuple [qui] a dû être placardée dans la nuit. »<sup>78</sup> Sans doute voisins, les auteurs connaissent les habitudes policières. À 8 h ½, passage des Petits-Pères (2<sup>e</sup>), un agent affirme : la « gomme placée au dos de ces écrits était encore humide, ce qui prouve qu'on les placarde aussitôt après le passage des agents. »<sup>79</sup>

## Palissades

Dans cette ville scrutée et conformée à ses plans, quelques interstices se dessinent, où le contrôle se desserre mais à la vue de tous. C'est le cas des palissades, centrales comme l'a noté Philippe Artières<sup>80</sup>. Les afficheurs eux-mêmes les couvrent. Elles sont partout tant le début de la Troisième République est encore un moment de chantiers intenses. Impression bricolée « en amateur » le 13 septembre 1874 « vers 5 heures du matin, collé contre la clôture du chantier des travaux de l'Hôtel-de-Ville »<sup>81</sup>. Pour la seule année 1877, ce sont près d'une trentaine d'affichettes qui en sont retirées. « Vive la République / Démocratique et Sociale : en bas Napoléon 4 » trouve-t-on en mars 1877 sur « une palissade » dans le haut Belleville<sup>82</sup>. Plaine Monceau, en juin, quelques insultes sont placardées sur la palissade au coin de l'avenue Niel et de la rue Rennequin<sup>83</sup>. En octobre, sur la « palissade des travaux de la démolition de l'ancien hôtel Dieu » des écrits séditieux sont collés<sup>84</sup> ; un agent remarque « sur une palissade de la rue des Pyrénées [20<sup>e</sup>], et collés à hauteur d'homme, 37 petites affiches portant l'inscription “Ah u Ah Ursule” »<sup>85</sup>. Le désordre visuel et juridique créé par les chantiers dans le paysage permet les écrits séditieux. Émile Mermet s'inquiète pourtant dès 1879 du recul de ces espaces : « l'affiche tend de plus en plus à se retirer du

<sup>74</sup> Sur cette pratique, voir la collection du peintre en bâtiments (fin 20<sup>e</sup> siècle) Michel Drouin, *Paris murmure. 20 ans de graphisme populaire* (édité par Manuel Charpy et Bahia Beauvais), Paris, Dittmar, 2006.

<sup>75</sup> Alphonse Grün, *Traité de la police administrative, générale et municipale*, Paris, Berger-Levrault, 1862, p. 291-292 et Philippe Artières, op. cit. ; « Cadres ».

<sup>76</sup> APP, BA, 26 avril 1872, 5 h 00, 87 rue de Rennes n°87 et 18 avril 1872, 14<sup>e</sup> arrdt, 4 h 00, rue Constantine en face de l'école des Sœurs.

<sup>77</sup> APP, BA, 31 mars 1872, 9<sup>e</sup> arrdt, 00 h 10, 1 rue La Rochefoucauld. [ICONO]

<sup>78</sup> APP, BA, 3 mars 1872, 2<sup>e</sup> arrdt, 2 rue Vivienne.

<sup>79</sup> APP, BA, 20 mai 1877, 2<sup>e</sup> arrdt, 8 h 30, 2 rue du Passage des Petits Pères.

<sup>80</sup> Philippe Artières, *La police de l'écriture... op. cit.*, p. 25-32.

<sup>81</sup> APP, BA, 8 octobre 1874, Contrôle général, cabinet, 1<sup>er</sup> bureau, Rapport sur le 13 septembre, « vers 5 heures du matin ».

<sup>82</sup> APP, BA, 21 mars 1877, rue de la Mare.

<sup>83</sup> APP, BA, Rapport journalier, 15 juin 1877, 17<sup>e</sup> arrdt, 5 h 15, avenue Niel angle de la rue Rennequin.

<sup>84</sup> APP, BA, Rapport, 12 octobre 1877, 4<sup>e</sup> arrdt, 9 h 00, « sur la palissade des travaux de la démolition de l'ancien hôtel Dieu ». [3077]

<sup>85</sup> APP, BA, 11 décembre 1877, 20<sup>e</sup> arrdt, « palissade de la rue des Pyrénées entre les rues du Volga et de Lagny » [3124]. « Ursule » est une chanson d'Aristide Bruant.

centre de Paris [...]. Les grands travaux de l'empire, le percement des nouvelles voies, les clôtures des monuments incendiés par la Commune avaient mis à sa disposition des palissades immenses, qui bientôt seront enlevés. »<sup>86</sup> De fait, les écrits sur palissades sont moins nombreux à partir des années 1880.

Dans le jeu avec la police, les scripteurs optent aussi pour les arcades, les balustrades, les poteaux, les angles des maisons... autant de lieux interdits et impossibles à l'affiche<sup>87</sup>. Les menus placards peuvent être collés « sous la lumière du bec de gaz »<sup>88</sup> : un des instruments du contrôle de la rue la nuit devient publicitaire.

## Édicules

Cette stratégie de minuscules interventions graphiques est partout, racontant des manières d'occuper un espace où le regard règne. Les boulevards font partie de ces lieux « scopiques ». Mermet essaie d'évaluer les tarifs des « bons emplacements », ces lieux de passage que sont boulevards et gares. Avenel en 1900, après avoir donné ceux des espaces publicitaires autour des gares, conclut : « Partout où s'arrête la foule, partout où elle passe l'affiche la suit »<sup>89</sup>. Même minuscule, un papier « à hauteur d'homme » y est visible. Celui trouvé boulevard Magenta fait « 20 centimètres carrés » mais attire, malgré un message peu racoleur (« 1873. C'est le moment de réconciliation des familles »), « environ vingt personnes [qui] stationnent continuellement pour la lire »<sup>90</sup>.

Mais bien souvent gares et boulevards sont surveillés et trop plein d'une foule dont on ne peut s'assurer le silence. Les urinoirs sont des refuges. Devenus mobiliers municipaux pour remplacer les cabinets d'aisance privés, ils sont plus de 300 dans les années 1870. Mermet, encore, résume : « Les nouvelles colonnes urinoirs [attirent] l'attention du passant, souvent forcé d'attendre autour de ces vastes paravents. Or, que faire en attendant ? lire l'affiche »<sup>91</sup>. Dufayel donne en 1889 la liste des 350 urinoirs de Paris et ses tarifs d'affichage<sup>92</sup>. À l'intérieur, la pudeur protège ceux – ce sont surtout des hommes – qui écrivent ou collent. Dispositif efficace : à hauteur des yeux, les écrits sont lus. Les brigades scrutent : une affichette « Vive Napoléon 3 pour Avoir fait marché les travaux, le commerce et l'industrie. Avec la République pas de travaux ni commerce. Sai la misère » est trouvée le 1<sup>er</sup> janvier 1873 dans l'urinoir quai du Louvre [2939] ; un minuscule « VIVE HENRI V JAI FAIM » dans un « urinoir situé Boulevard de la Madeleine » (janvier 1874) ; dans le même, 4 ans plus tard, « Pour avoir la paix Définitif il faut tous refusé L'impôt »<sup>93</sup> ; « Ordre moral, ruine nationale » dans un urinoir boulevard Richard-Lenoir et boulevard du Temple (mars 1874) ; un libelle contre

---

<sup>86</sup> Émile Mermet, *La publicité en France... op. cit.*, p. 56.

<sup>87</sup> Arrêté du 8 novembre 1841.

<sup>88</sup> APP, BA, 28 août 1874

<sup>89</sup> Georges d'Avenel, « La Publicité », *Le mécanisme de la vie moderne*, op. cit., p. 170.

<sup>90</sup> APP, BA, Rapport journalier, 15 décembre 1872

<sup>91</sup> Émile Mermet, *La publicité en France... op. cit.*, p. 55.

<sup>92</sup> « Liste des urinoirs de la ville de Paris pouvant recevoir à l'intérieur et sur les écrans extérieurs des affiches 1/4 colombier et 1/2 colombier », *Affichage national, veuve Crespin aîné et Dufayel... op. cit.*, p. 41.

<sup>93</sup> APP, BA, 6 décembre 1877, 9<sup>e</sup> arrdt, Bd de la Madeleine, n°64 et 76 de la rue Basse des Remparts.

« l'infâme traître Mac Mahon » « au-dessus de la pissotière » à côté de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (avril 1874) ; à 4 h 10 un « Vive napoléon 4 / A bat les avocas » dans un urinoir Boulevard des Capucines (mai 1877) ; un « A bas Gambetta et sa clique » « sur les pissotières du boulevard de la Tour Maubourg » (décembre 1877)... Il s'en trouve des dizaines jusque dans les années 1880<sup>94</sup>. [3044 3139]

Partout, les monuments sont épargnés – à l'exception de la muraille de la Bibliothèque nationale. La longue éducation aux monuments, en particulier historiques, se ressent. Seules les églises continuent à être des lieux d'interventions – églises Saint-Bernard (18<sup>e</sup>), Sainte-Trinité (9<sup>e</sup>) et Saint-Merri (4<sup>e</sup>). L'anticléricalisme n'y est pas étranger ; c'est aussi un long héritage qui fait que le feuilletage juridique de leurs alentours conduit à ne pas savoir qui en assure la police et que le chapitre y tolère contre rémunérations quantité d'activités<sup>95</sup>. Pour la population les églises demeurent intégrées à l'espace collectif, alors même que les monuments historiques sont sortis d'usage.

Par l'écrit, la population crée à rebours ses propres lieux de mémoire. Tout au long des années 1870, la mémoire de la Commune est vive. Le 18 janvier 1874 à 6 h 15, un agent note : « sur les planches formant l'entourage de la colonne Vendôme, un écrit fait à la craie et en gros caractères, portant ces mots : Vive la Commune, à bas la colonne, à bas l'Empereur Napoléon. Cet écrit était reproduit à trois autres endroits »<sup>96</sup>. La palissade qui doit masquer l'histoire qu'on efface devient affichage et monument.

Incidents et accidents font aussi surgir des écrits qui inscrivent une mémoire localement. Le 26 septembre 1880, suite à la mort de quatre égoutiers asphyxiés, des « inconnus » placent « un panneau [...] sur le tampon de la descente de l'égoût ». Associée à un bouquet, l'affichette signée par un « socialiste du 18<sup>e</sup> arrondissement » célèbre les « Martyrs du travail » qui ont « perdu la vie » et déclare : « travailleurs souvien toi ». Les agents dispersent un « rassemblement considérable » : la plaque de fonte devient par l'écrit lieu politique du souvenir<sup>97</sup>. [3182]

#### 4. Le charbon, la plume et la farine

##### Papiers

La Préfecture de Police fait le pari que le message, le lieu et l'heure font sens mais aussi les supports et les techniques. Elle sait qu'un écrit est toujours situé et possède toujours une forme singulière.

---

<sup>94</sup> APP, BA/476, [2939] Rapport du 1<sup>er</sup> janvier 1873, 1<sup>er</sup> arrdt, 00 h 10, Quai du Louvre ; 13 janvier 1874, 1<sup>er</sup> arrdt, 11 h 30, urinoir Boulevard de la Madeleine ; 20 mars 1874, 3<sup>e</sup> arrdt, 10 h 45, urinoir 39 bd du Temple ; 2 mars 1874, 11<sup>e</sup> arrdt, urinoir Bd Richard-Lenoir angle de la rue Crussol ; 1<sup>er</sup> avril 1874, 5<sup>e</sup> arrdt, pissotière rue des Sept-voies face à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; 21 mai 1877, Rapport spécial, 3<sup>e</sup> arrdt, 4 h 10, urinoir Boulevard des Capucines [3044] ; Rapport spécial du 4 septembre 1879, 3 septembre, 6 h 00, urinoir en face du n°96 du Boulevard du Port Royal [3139] ; 3 décembre 1877, pissotières du boulevard de la Tour Maubourg et 55-57 avenue de Saxe [3116].

<sup>95</sup> Manuel Charpy, *art. cit.* et « La fin de la ville incertaine, des constructions tolérées aux constructions clandestines dans le Paris du premier XIX<sup>e</sup> siècle » in Sylvie Aprile et Emmanuelle Retaillaud-Bajac (dir.), *Ville et clandestinité*, Rennes, PUR, 2008.

<sup>96</sup> APP, BA, Rapport du 18 janvier 1874, 1<sup>er</sup> arrdt, 6 h 15, Place Vendôme.

<sup>97</sup> APP, BA, 26 septembre 1880, 18<sup>e</sup> arrdt, 10 h 00, b Rochechouart.

On écrit sur les murs et palissades mais aussi sur des papiers. Ils disent une économie de l'écrit populaire et dissimulé. Les pièces confisquées au regard public sont volontiers de récupération : marges de journaux, de timbres, de registres, étiquettes scolaires, formulaires de télégramme alors disponibles gratuitement. En décembre 1877, « Tambour » les détourne : « Mots : 15 [on paie les télégrammes au mot], heure : j'y suis j'y reste ; Indications spéciales : il écoute les mauvais conseils / Transmis heure : la plus mauvaise de toute. L'Employé : Tartampion / pour copie conforme » et au centre : « Pour avoir la paix Définitif il faut tous refusé L'impôt »<sup>98</sup>. En collant ces formulaires dans les urinoirs du boulevard de la Madeleine, l'auteur joue avec l'imaginaire collectif, les formulaires devenant un des liens à l'État, de plus en plus communs et de plus en plus à remplir par les usagers et non par les agents administratifs. La matière de la contrainte administrative et de l'exercice de la citoyenneté devient la matière de séditions.

Les dos des prises indiquent aussi l'omniprésence des illustrés, des publicités et des emballages en même temps qu'ils soulignent la préciosité du papier, encore réutilisé en support de notes, de dessin pour les enfants, en emballage...<sup>99</sup> Au risque de donner des indices, les scripteurs réemploient. La « vingtaine d'affiches » manuscrites portant « Pour les loyers. Mort aux Propriétaires », quartier du Père-Lachaise en 1882, sont au dos d'une publicité pour « un journal gratuit, organe républicain, socialiste, quotidien »<sup>100</sup>. [3185 3186 3187]

C'est de la même manière tout un monde matériel qui affleure pour fixer ces libelles. Les agents identifient régulièrement des « pains à cacheter », pastilles de farine qui humectées dans la bouche servent à fermer les lettres et à coller des photographies dans les albums ou des papiers<sup>101</sup>. Un écrit est ainsi « collé à l'aide de pains à cacheter sur la balustrade du jardin de l'église de la Trinité » et ils « sont encore humides »<sup>102</sup>. Ces pastilles – produites dans les mêmes ateliers que les hosties – ne coûtent rien. Elles peuvent être remplacées par de la « colle de pâte » préparée « avec de l'eau bouillante et de la farine », utilisée par « les relieurs, les cartonnières, les papetiers et les colleurs de papiers de tenture et d'affiches ». Elle se trouve chez les épiciers « mais la plupart des artisans qui l'emploient la préparent eux-mêmes »<sup>103</sup>. Présente partout, elle ne permet aucune identification. Elle ne tient pas à la pluie mais les résistantes colles de peau et de poisson doivent être chauffées<sup>104</sup>. Elles signent en outre des professions – layetiers, ébénistes, luthiers... Les rares papiers empoissés de colle jaune et cassante signalent sans doute des libelles sortis d'ateliers voisins – comme les placards contre « la clique des pélerinards » « collés sur les murs des maisons » du 17<sup>e</sup> arrondissement<sup>105</sup>. Par ces colles les écrits sont directement apposés sur des

---

<sup>98</sup> APP, BA, Rapport, 6 décembre 1877, 9<sup>e</sup> arrdt, bd de la Madeleine, en face les n°64 et 76 de la rue Basse des Remparts.

<sup>99</sup> APP, BA, Rapport, 24 février 1877, 1 h 30, angle de la rue Vaugirard.

<sup>100</sup> APP, BA, 28 avril 1882, « maisons du quartier du Père-Lachaise ». [3185 3186 3187]

<sup>101</sup> Octave Uzanne, *Le livre*, Paris, Quantin, 1886, 10 août, n°80 « Les outils de l'écrivain. V. Le cachet, la cire à cacheter les enveloppes », p. 241. Voir en outre « Pains à cacheter » in *Dictionnaire universel théorique... op. cit.* 1859.

<sup>102</sup> APP, BA, 28 août 1874, 00 h 20, « balustrade du jardin de l'église de la Trinité », sous « la lumière du bec de gaz qui fait face à la rue de Londres ».

<sup>103</sup> « Colles », *Dictionnaire universel théorique... op. cit.* 1859.

<sup>104</sup> La « colle forte liquide », colle de peau dissolue dans l'alcool et le vinaigre est chère.

<sup>105</sup> [2886 2887] BA/476, 4 octobre 1873, 17<sup>e</sup> arrdt, bd de Neuilly.

murs ou des arbres. On voit les scribes à la peine pour fixer leur message avec des « épingles » comme ce maladroit « VIVE HENRI IV » rue Vaneau – signant là aussi sans doute un métier [2875]<sup>106</sup>. On comprend le choix fréquent de s’installer sur des affiches : outre que c’est un lieu qui focalise les regards, du papier de récupération et une rudimentaire colle de pâte permettent d’y adhérer pour exister quelques heures dans l’espace public.

## Sous la main

Le « crayon » – mine de plomb dans un corps de bois – et la plume dominent les écrits préparés dans le secret des intérieurs domestiques ou professionnels<sup>107</sup>. Les policiers semblent ne pas s’étonner de mots laborieusement tracés ou jetés avec rapidité à la plume. Les mentions sont rarissimes et elliptiques : « les gardiens de la Paix ont lacéré une affiche sur laquelle était écrit à l’encre : Vive Napoléon IV ! tout par le peuple, tout pour le peuple »<sup>108</sup>. Pourtant les saisies montrent quantité de textes à la plume, même maladroite, comme en mars 1872, rue des Belles Familles, un « vive Napoleon III / Abs thiers / cest un con [...] »<sup>109</sup> [2812]. Le lapidaire « VIVE HENRI V JAI FAIM », boulevard de la Madeleine est à l’encre noire<sup>110</sup>. Rue de Bercy, c’est à l’encre violette qu’une affichette déclare en octobre 1877 : « Mac Mahon réduit a limpuissosse, Mac mahon a metre aux ordure quil nous / debarasse bien vitte c’est un bazaine peut etre plus coupable que lui qu’il fit cet / pa trop tot quil face comme guizot quil c’est descompe vite il nés pas trop tot / Ces la France qui a parler mac mac il faut filler / Cignér la France vive la republique »<sup>111</sup>. La plume est un outil populaire, central dans l’école élémentaire à partir des années 1830. De la plume d’oie la plus ordinaire vendue par paquets de 25 à tailler soi-même jusqu’aux plumes métalliques qui sortent des usines de Birmingham ou de Boulogne-sur-Mer depuis les années 1860, l’objet est partout<sup>112</sup>. Il est nécessaire dans les actes qui doivent laisser une trace infalsifiable. Les encres bon marché achèvent de rendre la technique ordinaire.

## Matières du quotidien

Une autre catégorie de techniques est omniprésente : la craie et le charbon. Ils sont « effacés », « épongés », ne laissant que des traces indirectes. Mais les rapports sont précis, sans doute parce que ces écrits mobilisent un imaginaire insurrectionnel et parce qu’il convient de noter ce que l’on fait disparaître. Rue Croix-Nivert en mars 1872 – anniversaire sensible –, « Ecrits au charbon sur le mûr de la maison portant le n°188 de ladite rue : Vive Napoléon III Vive Napoléon 4 A bas la république et les communeux »<sup>113</sup>. En juin, les

---

<sup>106</sup> APP, BA/476, 30 octobre 1873, 18 h 45, rue Vaneau.

<sup>107</sup> APP, BA, 25 juillet 1875, 1<sup>er</sup> arrdt, 8 h 30, rue de Rivoli en face du n°156.

<sup>108</sup> APP, BA, mars 1874, Rapport spécial de 11 h 00, 6 h 00, 124 rue St Jacques.

<sup>109</sup> APP, BA, 30 mars 1872, 15<sup>e</sup> arrt, rue des Belles Familles.

<sup>110</sup> APP, BA, 13 janvier 1874, 1<sup>er</sup> arrdt, 11 h 30, urinoir bd de la Madeleine.

<sup>111</sup> APP, BA, 18 octobre 1877, 12<sup>e</sup> arrdt, 7 h 30, « collé sur une plaque-enseigne à 2 mètres du sol » angle Avenue du Petit-Château et de la rue de Bercy.

<sup>112</sup> « Plumes à écrire », *Dictionnaire universel... op. cit.*, 1859 et *Dictionnaire du commerce...*, op. cit., 1900.

<sup>113</sup> APP, BA, 16 mars 1872, 15<sup>e</sup> arrdt, rue Croix-Nivert.

agents « ont vu écrit au charbon mais en petits caractères sur le mur de la maison sise Bd de Bercy, n°10, l'écrit séditieux ci-après : « Vive la Commune. Honneur aux bons Ferré, Rossel, Crémieux et Dombrowski, qui sont morts pour la Commune » »<sup>114</sup>. Rue du Cherche-Midi, une série d'hommages à la Commune et de condamnations de Bazaine et Mac-Mahon sont écrits au charbon<sup>115</sup>. Tous ces écrits sont sans doute jetés de façon furtive mais ils font corps avec les lieux<sup>116</sup>. Le plaisir du sacrilège est évident : en pleine crise de l'appel des 363, « pendant la nuit, les agents ont remarqué sur les façades du palais de l'Élysée de même que sur les maisons voisines les chiffres "363" en gros caractères, au charbon. »<sup>117</sup> Même provocation en octobre 1882 « sur le mur de l'Hôtel de M. Thiers 27 rue Notre-Dame de Lorette », devenu lieu de mémoire : « Vive la Révolution sociale / Vive la Commune / A bas la Bourgeoisie »<sup>118</sup>. Le « charbon » est du « charbon de bois » – morceaux de 30 mm minimum sur le marché – ou du « charbon de Paris », agglomérat de poussier débité en cylindres<sup>119</sup>. La houille impropre à déposer une trace est, elle, l'apanage de l'industrie ou des calorifères bourgeois<sup>120</sup>. Ces écrits sont donc de charbon domestique, présent dans les immeubles populaires et les petits ateliers. Sans doute mots d'amour, dessins enfantins au charbon sont ordinaires comme le suggère Eugène Süe décrivant des règlements de compte entre voisins « au charbon en grosses lettres » sur les murs de la rue du Temple<sup>121</sup>.

La « craie » appartient tout autant à ces matières du quotidien populaire. « On la taille en crayons blancs de forme prismatique allongée, qui se vendent au cent [...] et qu'on emploie principalement dans les maisons d'éducation, collèges, lycées, écoles » écrit-on en 1860<sup>122</sup>. Elle est aussi dans les ateliers où l'on doit marquer de grosses pièces de bois ou de fonte. Il peut aussi s'agir de morceaux de plâtre, ordinaires dans les rues d'un Paris en chantier où l'on gâche encore sur les trottoirs. Geste d'élèves ? d'ouvriers ? Le 30 octobre 1873, c'est un « Vive l'Empire à bas Chambord » qui est tracée à la craie boulevard des Italiens<sup>123</sup>. En 1872, un énorme « Vive la Commune » apparaît rue Montholon<sup>124</sup> et en janvier 1874, sur la palissade de la colonne Vendôme, « Vive la Commune, à bas la colonne, à bas l'Empereur Napoléon » sont tracés « à la craie et en gros caractères »<sup>125</sup>. Partout, les mots à la craie sont en « gros caractères », occupation radicale de l'espace<sup>126</sup>.

Ce monde graphique est lu comme une forme de sismographie des émotions politiques populaires, de la rue empoignant du charbon, un morceau de craie

---

<sup>114</sup> APP, BA, Rapport spécial du 17 juin 1872, 12<sup>e</sup> arrdt, 12 h 00, bd de Bercy.

<sup>115</sup> APP, BA, Rapport du 26 octobre 1873, 6<sup>e</sup> arrdt, 71, 89, 90, 95 et 99 rue du Cherche-Midi.

<sup>116</sup> APP, BA/476, 15 novembre 1873, 7<sup>e</sup> arrdt, rue St François Xavier et 35 rue de Breteuil.

<sup>117</sup> APP, BA, Rapport spécial du 1<sup>er</sup> octobre 1877, 8<sup>e</sup> arrdt, façades du palais de l'Élysée.

<sup>118</sup> APP, BA, 28 octobre 1882, 1 h 45 du matin, mur de l'Hôtel de M. Thiers, 27 rue Notre-Dame de Lorette.

<sup>119</sup> « Charbon de bois », *Dictionnaire universel théorique... op. cit.* 1859.

<sup>120</sup> « Appareils de chauffage », *Dictionnaire universel théorique... op. cit.* 1859 et Manuel Charpy, « Le théâtre des objets. Espaces privés, culture matérielle et identité sociale. Paris, 1830-1914 », thèse de l'Université de tours, 2010.

<sup>121</sup> Eugène Süe, *Les Mystères de Paris*, vol. 10, Bruxelles, Lebègue et Sacré, 1843, p. 162.

<sup>122</sup> « Craie », *Dictionnaire universel théorique... op. cit.* 1859.

<sup>123</sup> APP, BA/476, 30 octobre 1873, 7 h 00, 38 bd des Italiens.

<sup>124</sup> APP, BA, Rapport spécial 11 h 00, 9<sup>e</sup> arrdt, 6 h 00, « sur le mur du Conservatoire » 25 et 27 rue Montholon, à la « craie rouge ».

<sup>125</sup> APP, BA, Rapport du 18 janvier 1874, 1<sup>er</sup> arrdt, 6 h 15, Place Vendôme, « en trois endroits ».

<sup>126</sup> APP, BA, Rapport spécial de 11 h 00 du 24 juillet 1874, 9<sup>e</sup> arrdt, 10 h 40, 5 rue Lafayette ; 30 juillet 1875, 20<sup>e</sup> arrdt, 10 et 14 rue des Prairies n°10 et 14.

ou une mine et des papiers de récupération. L'anonymat même de ces techniques en fait l'expression d'une politique populaire, au moins aux yeux des agents.

## 5. Perruques et métiers

À côté de ces gestes démonstratifs et hâtifs, il y a un monde de placards soigneusement rédigés à l'avance. L'attention aux formes et aux techniques relève d'une logique indicielle qui vise à retrouver le monde, notamment professionnel, d'où viennent les écrits. Les informations collectées par les agents et attendues par le bureau de la Préfecture disent plus sur la manière de lire la société que les enquêtes elles-mêmes, toujours abandonnées.

## Aniline

Les « crayons à gaine de bois » peuvent apparaître comme les outils les plus ordinaires car consommés en masse, produits par Conté et Gilbert ou importés très bon marché d'Allemagne. Ils sont cependant souvent des outils spécifiques, identifiés dans le quotidien. À côté des crayons de graphite dont seules varient la graisseur, on trouve des crayons ceux pour charpentiers, plats pour éviter qu'ils roulent. Leurs traces sont cependant impossibles à identifier. Ce n'est pas le cas des crayons de couleurs. Le *Dictionnaire du commerce* rappelle que leur variété « est aussi grande que les besoins sont divers ; il se fait des mines spéciales pour menuisiers, charpentiers, tailleurs de pierre, pour écrire sur bois sec, sur bois humide, sur l'étoffe, sur la peau, pour les chirurgiens »<sup>127</sup>. Au regard du prix des crayons de couleur pour éternes et de leur fragilité, ceux utilisés pour écrire sur les affiches ou les murs viennent d'ailleurs.

Craies comme crayons appartiennent tantôt au monde scolaire, tantôt à des mondes professionnels précis – en l'absence des outils eux-mêmes, les interprétations possibles sont nombreuses. C'est le cas des écrits tracés « au crayon rouge et bleu » sur la toiture des escaliers de l'Opéra proclamant « Napoléon III va venir régler la République comme Thiers en 1852 »<sup>128</sup>. Il s'agit sans doute de ces gros crayons bicolores, mine moitié « bleue et vermillon », utilisées dans les bureaux, les administrations – y compris à la Préfecture où l'on commente les rapports avec –, mais aussi dans les collèges et les lycées<sup>129</sup>. Comment ces signes sont-ils perçus par les policiers et les passants ? Mains anonymes de fonctionnaires ? Provocations lycéennes ? Même indécision pour les fréquentes inscriptions faites à la « craie rouge ». Le 29 mai 1877, rue Clauzel (9<sup>e</sup>) un « Merde ! Vieux con ! » et rue Bréda un « Sent mon C..., s'il sent bon » sont tracés à la « craie rouge »<sup>130</sup>. La technique est suffisamment importante aux yeux des policiers pour être mentionnée. Simple bâton de craie rouge alors courant dans les collèges et

---

<sup>127</sup> « Crayon », *Dictionnaire du commerce... op. cit.*, tome 1, 1898.

<sup>128</sup> APP, BA, Rapport du 19 mai 1872, 9<sup>e</sup> arrdt, 8 h 00, grands escaliers de l'Opéra.

<sup>129</sup> Catalogue Conté, 1878, « Crayons hexagones surfins pour bureaux administrations collèges et lycées, mine million-mine bleue ou mine moitié vermillon » et « Gros crayons pour tissus grosse mine nuances variées moitié bleue ».

<sup>130</sup> APP, BA, 29 mai 1877, 9<sup>e</sup> arrdt, 2 h 30, 1 rue Clauzel ; 29 mai 1877, 18 h 00, 30 de la rue Bréda.

lycées ? « Craie rouge » de talc des tailleurs ou gros « crayon rouge » qui sert à marquer le tissu ?<sup>131</sup>

De nouveaux outils apparaissent. C'est le cas du crayon à l'aniline, bleu et violet, d'abord adopté par les chirurgiens pour écrire sur la peau puis par les charpentiers pour le bois frais et les militaires en opération. Il a l'avantage d'être d'une pâte qui ne se casse pas et d'écrire sur toutes les surfaces, y compris humides. Il s'humecte avec la langue : le geste devient un poncif, en particulier des hommes du bois. Le « crayon bleu » relevé par les agents sont sans doute de cette nature – un « Canaille voleur » rue de Sèvres sur un message présidentiel ou encore sur une palissade<sup>132</sup>. Et l'aniline a l'avantage d'être difficile à effacer, l'eau étalant le pigment.

## Pochoirs

On a déjà croisé un agent dans le quartier de Belleville dupliquant à l'aide d'un calque un placard réalisé au pochoir<sup>133</sup>. L'usage du calque dit le désir de dupliquer l'information graphique mais aussi une attention à cette technique. Elles incarnent *a priori* l'anonymat ; elles évoquent en réalité des mondes du travail auxquels la police prête attention. [3031] Les jeux d'alphabets découpés dans du zinc servent en effet à marquer aussi bien les tonneaux de vin, les caisses expédiées par les fabricants que par les emballeurs-layetiers<sup>134</sup>. Ils sont utilisés par les employés des Douanes de Paris, des entreprises de chemins de fer, les militaires, les dockers...<sup>135</sup> Ces écrits aux pochoirs surgissent à Belleville, canal Saint-Martin, près du port de la Bastille et des gares, aux Halles...<sup>136</sup> Il s'agit à l'évidence de « perruques », d'outils de travail détournés, les alphabets complets coûtant chers. Il s'agit de mondes ouvriers névralgiques et par là inquiétants, en particulier quand ils manifestent leur attachement à la Commune. [2936 + 3066 + 3031]

Au devant des usines, les messages suscitent l'intérêt des passants, des ouvriers comme des agents. « Cette après-midi deux gardiens sous mes ordres [...] ont remarqué les mots de "Vive la Commune" écrits à l'aide d'un clou ou d'un couteau sur le mur des ateliers Cail, à 10 mètres environ de la porte de sortie des ateliers qui se trouve sur le boulevard de Grenelle » note un commissaire. Détail insignifiant ? L'usine Cail, boulevard de Grenelle, est spécialisée dans la grosse métallurgie. Outre les plus de 500 ouvriers qui y travaillent, le cri semble tracé à l'aide d'outils ou de pièces sorties de l'usine<sup>137</sup>.

---

<sup>131</sup> APP, BA, 30 mars 1874, 1<sup>er</sup> arrdt, arcades de la rue de Rivoli, en face du n°158.

<sup>132</sup> APP, BA, 13 octobre 1877, 7<sup>e</sup> arrdt, 11 rue Brisemiche.

<sup>133</sup> APP, BA, 20 mars 1877, 20<sup>e</sup> arrdt, 9 h 30, 82 de la rue de la Mare.

<sup>134</sup> « Emballage », *Dictionnaire du commerce... op. cit.*, 1898. Fait travailler environ 2500 personnes à Paris et 90 entreprises vers 1895.

<sup>135</sup> Douanes de Paris créées dans les années 1850 ; voir *Dictionnaire universel... op. cit.*, 1859.

<sup>136</sup> [2936] BA/476, 23 février 1873, 3 h 00, Halles centrales, pavillon n°3 ; [3066] 27 juin 1877, 2<sup>e</sup> arrdt, rue Maubeuge.

<sup>137</sup> APP, BA, Rapport spécial du 16 mars 1872, usine Cail, boulevard de Grenelle. Voir Jeanne gaillard, « Les usines Cail et les ouvriers métallurgistes de Grenelle » in *Le Mouvement social*, 33/34, 1960, p. 35-53.

## À l'aiguille

Les rapports trahissent un préjugé : ces mains inconnues seraient masculines. D'abord parce que les très rares scripteurs arrêtés sont des hommes – très souvent déséquilibrés – et que la politique serait affaire masculine. Des femmes sont sans doute pourtant aussi à l'œuvre. Les agents sont méticuleux quand une technique semble signer une profession féminine : l'entrée des femmes sur la scène politique n'est-il pas un signe de mouvements profonds de l'opinion ? En avril 1872, le gardien de la Paix trouve sur le mur de la briqueterie Vaugirard (15<sup>e</sup>) clouée « une toile noir, sur laquelle était écrit en lètré fait à leguilles avec du fil rouge les lettres : AICB DUCROT TDBI ASSASSIN ce qui occasionnait un rassemblement de environ 30 personnes. »<sup>138</sup> S'agit-il du Général Ducrot, commandant à Sedan, prisonnier puis réinstallé par le Gouvernement de la Défense nationale ? C'est surtout le point de croix qui inquiète. Création d'une des centaines de milliers d'ouvrières de la couture et de la broderie parisienne ? Activité domestique d'une ouvrière de la briqueterie ? Le geste rend subversif une activité qui devrait tenir les femmes à la maison ? Le tissu est coupé en deux pour être soigneusement archivé. [2798]

## 6. Cultures graphiques

Ces écrits témoignent d'une culture de l'écrit ordinaire qui ne peut se résumer au seul taux d'alphabétisation à Paris, important même si délicat à mesurer<sup>139</sup>. Si les signes d'une écriture populaire peuvent être le manque d'assurance graphique et la langue fautive, les documents disent la diffusion d'une culture graphique. Rien de moins spontanée que l'écriture ; rien de moins naturelle que le jeu avec les codes graphiques<sup>140</sup>.

## Coulées et papiers réglés

Le monde de l'écriture manuscrite se partage au XIX<sup>e</sup> siècle en deux sphères distinctes, à la fois par les théoriciens et pédagogues et par les pratiques quotidiennes. Il y a celle de ceux qui écrivent tous les jours et adoptent dès les années 1830 l'anglaise rapide, dite « expédiée ». Émile Javal, auteur de la *Physiologie de la lecture et de l'écriture*, indique en 1905 que sa généralisation est la « conséquence de l'invasion des plumes de fer ». « La hâte, résume-t-il, qui est une des caractéristiques du XIX<sup>e</sup> siècle, a eu pour effet de ramener la forme des lettres à la plus grande simplicité [...] ; les personnes qui écrivent vite et bien ne perdent pas leur temps à former des pleins et des déliés [...] et elles écrivent penché »<sup>141</sup>. À partir des années

---

<sup>138</sup> APP, BA, 12 avril 1872, 7<sup>e</sup> arrdt, 6 h 30, angle b Vaugirard et rue Vaugirard.

<sup>139</sup> Question de l'alphabétisation des Parisiens – analphabétisme autour de 9 % dans les beaux quartiers de l'Ouest, plus près de 20 % au Nord et à l'Est en 1901. Voir Alain Blum et Jacques Houdaille. « L'alphabétisation aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : l'illusion parisienne », *Population*, n°6, 1985, p. 944-951 ; Raymond Grew, Patrick J. Harrigan & al., « La scolarisation en France, 1829-1906 » in *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1984, p. 116-157 et la synthèse plus récente : Jean-Pierre Pélissier et Danièle Rébaudo, « Une approche de l'illettrisme en France », *Histoire & mesure*, 2004, p. 161-202.

<sup>140</sup> Michel De Certeau, « Pratiques quotidiennes », in Geneviève Poujol et Raymond Labourie (dir.), *Les cultures populaires*, Toulouse, Privat, 1979, p. 24-30.

<sup>141</sup> Émile Javal, « Évolution de l'écriture » in *Physiologie de la lecture et de l'écriture*, Paris, Félix Alcan, 1905, p. 15.

1830, les recueils se multiplient grâce à la lithographie qui proposent des modèles variés d'écritures, inspirées d'écrivains ou d'hommes politiques. Écrire sur des supports bon marché et avec des plumes rapides conduit à des écritures plus personnelles, ouvrant ainsi le fantasme de la graphologie<sup>142</sup>.

Il y a une autre sphère, celle de l'apprentissage de l'écriture. Javal encore synthétise la césure : « l'immense majorité de la nation n'a pas besoin d'écrire à grande vitesse. Que le peuple tout entier écrive posément et lisiblement »<sup>143</sup>. À l'école, c'est la coulée, la bâtarde, la cursive anglaise, ou la ronde qui dominant, avec des fûts droits, des cercles réguliers, des pleins et des déliés, et des majuscules sophistiquées<sup>144</sup>. La « belle écriture » est paradoxalement celle de ceux qui écrivant peu ont conservé leur culture scolaire élémentaire.

Persistent ainsi dans les écrits séditieux des plumes soignées, scolaires : anglaises formées faites à la plume de fer pour les plus jeunes éduqués à partir des années 1850 ; coulées avec pleins et déliés soignés, réalisés à l'évidence à la large plume d'oie pour ceux éduqués avant, comme par exemple ce « A bas le soldas loiyaliale Vive 1793 » sur un petit format placardé rue de l'Amiral Roussin<sup>145</sup>. [3111] Square Delaborde en 1872, c'est un long placard qui témoigne d'une minutie scolaire, pleins et déliés parfaits, fûts réguliers, lignes tracées à la mine, pour déclarer dans un cadre noir de deuil : « Armée de Versailles. Défenseurs du Despotisme et des traîtres de notre pauvre France ; vous êtes les assassins du peuple ; la tache de sang que vous portez ou frons ne cessera jamais, car tous les peuples vous maudissent..... fait par un groupe de Soldats republicains et amis du peuple..... Liberté Egalité Fraternité Solidarité »<sup>146</sup> Enquête avortée mais qui dit la lecture sociale et politique de l'écriture : « J'ai fait prendre des informations dans les environs de ce square où sont domiciliés plusieurs anciens détenus [...] mais je n'ai rien découvert au sujet de cet écrit ». Certains placards semblent sortis de cahiers d'écoliers, comme ce « vive napoléon 3 pour avoir fait marcher les travaux le commerce et l'industrie. / Avec La république pas de travaux ni commerce / Sans la misère » à la plume et accompagné d'un drapeau bleu-blanc-rouge colorié dans un cadre à la mine<sup>147</sup>. Pleins et déliés pour un polygraphe quartier Grenelle qui célèbre 93 et crie : « vive la France / A bas le faux / Président de la République »<sup>148</sup>.

Réflexes scolaires : nombre de ces écrits sont tracés sur des lignes réalisées au préalable à la mine de plomb. Le geste témoigne d'une culture d'école mais aussi de la diffusion – pour la comptabilité comme la correspondance – du

---

<sup>142</sup> *Recueil de fac-simile de toutes les espèces d'écritures française et anglaise*, Lithographie de F. G. Levrault, Strasbourg, 1832. Voir Philippe Artières, *Clinique de l'écriture*, Paris, La Découverte, 2013 [1998].

<sup>143</sup> Voir les *Cahiers Taupier, Méthode d'écriture* publiés à partir des années 1830.

<sup>144</sup> Clerget, *Écriture moderne dite cursive anglaise. Cours élémentaire à l'usage des écoles primaires, des lycées et des maisons d'éducation*, Paris-Dijon, 1860 ; voir les nombreuses éditions par l'éditeur Gedalge Jeune dans les années 1870 ; et P. Meyrat, *Recueil méthodique de principes d'écriture [...]* inscrit sur la liste des ouvrages fournis gratuitement par la Ville de Paris à ses écoles, 48 pages des différentes sortes d'écriture cursives... années 1890.

<sup>145</sup> APP, BA, 30 novembre 1877, 15<sup>e</sup> arrdt, Rapport spécial de 8 h 00, n°3 rue Roussin [3111] ; 3 décembre 1877, 2 avenue de la Motte Piquet, « pissotières du boulevard de la Tour Maubourg » et 55 et 57 avenue de Saxe [3116].

<sup>146</sup> [2832] APP, BA, 24 février 1872 grille du square Delaborde.

<sup>147</sup> APP, BA, 3 janvier 1872, 10<sup>e</sup>, 392 quai de Jemmapes ; 16 rue de l'Entrepôt 16 et 13 rue de Lancry.

<sup>148</sup> APP, BA, 3 décembre 1877, 15<sup>e</sup> arrdt, Rapport spécial de 6 h 30 « à côté de la porte du concierge du théâtre de Grenelle et l'autre passage du théâtre n°1. » [3114 + 3117, 3118 3120]

« papier réglé », venu de la musique<sup>149</sup>. Les centaines de traités des années 1850-1860 offrent des cahiers pratiques réglés pour les enfants aisés et partout dans les écoles, des ardoises lignées. En février 1872, une écriture laborieuse à l'encre déclarant « le boulangée et un mouchar / un dénonciateur illa tirré sur ces clians, ces lui qui a tuée le tambour de garde nassionale qui ba le rappelle » est posée sur une double série de lignes au crayon qui marquent le haut et le bas des lettres<sup>150</sup>. [2837] Même chose en 1873 sur la porte d'un presbytère quartier Notre-Dame des Champs pour un message saluant ensemble Gambetta et Thiers<sup>151</sup>. [2858] Effets miroir : les agents contraints chaque jour de rédiger des rapports tracent des lignes avant de rédiger en anglaises expédiées<sup>152</sup>.

## Compositions

Cette culture populaire de l'écrit va au-delà du seul héritage scolaire. Les affiches commerciales et officielles, les journaux et les tracts politiques distillent à l'évidence dans la société une culture typographique. Les lignes sont un des éléments de compositions de lettres choisies. L'« Avis » placardé rue de la Verrerie, est autant maladroit que construit avec soin. Si capitales et bas de casse sont confondues, si l'orthographe est hésitante, le texte est composé en capitales avec imitation d'empattements d'une mécanique<sup>153</sup>. [2941] Même très maladroits, les placards jouent des différentes typographies, variant bas de casse et capitales pour créer des hiérarchies [2733]<sup>154</sup>. Et même quand l'écriture est douloureuse, que chaque lettre est repassée plusieurs fois, l'auteur veut évoquer les affiches électorales pour une simple : « VIVE / NAPOLEON IV MORT / REPUBLICAIN »<sup>155</sup> La parodie est fréquente : on braconne des signes, on détourne les « avis » officiels et les petites annonces d'embauche. En décembre 1875, les passants lisent boulevard Sébastopol : « on demande des Sainateurs appts [appointements] 100 000 f praissé »<sup>156</sup>. [3009]

Dans ce moment de virtualité et de circulation sans précédent des images, les saisies d'images sont rares. Quelques caricatures au crayon, reprenant les codes installés du genre mettent en scène Mac-Mahon implorant le pape ou des personnages difficiles à identifier au milieu d'inscriptions « ayant trait à des hommes politiques et à divers incidents de la Commune. » [3082 2963]<sup>157</sup> L'omniprésence des illustrés permet le détournement : un cochon découpé dans *L'Univers illustré* ou *L'Illustration* troué et légendé d'un « Maréchal de Mac Mahon / duc de Magenta / Roi des cochons » suffit à « attirer l'attention

<sup>149</sup> « Papier réglé », Aubin L. Millin, *Dictionnaire de beaux-arts*, vol. 3, Paris, Crapelet, 1806.

<sup>150</sup> APP, BA, 19 février 1872, 8 h 30, mur du lycée Charlemagne.

<sup>151</sup> APP, BA/476, 5 décembre 1873, Porte du presbytère.

<sup>152</sup> Les exemples sont nombreux, voir par exemple APP, BA, 10 mai 1874, 17<sup>e</sup> arrdt, 10 h 00, 97 et 99 rue des Moines.

<sup>153</sup> [2941] APP, BA/476, 17 janvier 1873, Cabinet note n°776, 6<sup>e</sup> arrdt, 6 janvier 1873, 61 rue de la Verrerie.

<sup>154</sup> APP, BA, Rapport spécial du 16 mars 1872, usine Cail, boulevard de Grenelle.

<sup>155</sup> APP, BA, 2 février 1876, 18<sup>e</sup> arrdt, 8 h 30, rue Letort. [3014]

<sup>156</sup> [3009] APP, BA, 16 décembre 1875 10 h ½ mur de la maison 60 bd Sébastopol. Sur le braconnage, voir De Certeau Michel avec Luce Giard, *L'Invention du quotidien... op. cit.*

<sup>157</sup> [3082] APP, BA, 13 octobre 1877, 6<sup>e</sup> arrdt, 7 h 50, rue de Vaugirard « sur une des affiches électorales de Monsieur Camille Rousset » ; [2963] 5 juillet 1874, Rapport spécial, 4<sup>e</sup> arrdt, 280 rue St-Antoine.

du public »<sup>158</sup>. C'est l'ordre des images politiques qui est le plus souvent attaqué : les portraits de Mac-Mahon comme du Prince impérial sont percés d'une ficelle évoquant une pendaison ou couverts de déjections. Le caractère séditieux repose dans les pratiques de détournements, signe d'une culture typographique et visuelle.

## 7. La main multipliée

### Disséminer

Une question demeure : celle du multiple. Se rendre visible, c'est choisir son emplacement, c'est aussi disséminer un message. Effet de rapprochement des archives : un minuscule « Ordre moral ruine nationale » en mars 1874 est trouvé boulevard du Temple (11<sup>e</sup>) et rue Puebla (19<sup>e</sup>)<sup>159</sup>. Les enquêteurs sont inquiets de ces papiers disséminés. Les séries peuvent être fournies : floraison de « papillons » « A BAS THIERS » avenue de Marigny en 1872 ou encore de « 53 écrits à la main » portant « Appel au Peuple », boulevard de la Chapelle<sup>160</sup>. [2965 ou 2966]

Ces « polycopieurs » travaillent à la main, sans technique pour produire des multiples. Très peu d'occurrences d'affichettes imprimées. L'une semble faite avec des lettres sculptées dans des légumes, l'autre ressemble à une perruque, une dernière ressemble à un travail à domicile fait sur une presse infantine. L'enquêteur peut conclure après « avis de M. Boucquin, imprimeur, et de plusieurs de ses confrères [...] que l'imprimé a dû être fait au taquoir et par une personne complètement étrangère aux travaux les plus élémentaires de l'imprimerie. »<sup>161</sup>

La graphologie n'est pas encore installée dans la Police et sa théorisation par le prêtre Michon puis le dentiste Crépieux-Jamin est encore inédite ; reste que dans l'imaginaire collectif l'idée est déjà présente : les lettres anonymes en journaux découpés envoyés à la Préfecture de Police en attestent<sup>162</sup>. [2999] Et la police en saisissant les manuscrits cherche à confronter et comparer dans l'espoir d'identifier<sup>163</sup>. Les policiers pratiquent une graphologie de terrain. En 1873, un agent note : « Ces deux lettres sont écrites de la même façon que celle que j'ai envoyée dernièrement »<sup>164</sup>. L'année suivante, un autre souligne que le « vive le prince impérial » est « écrit par la même main » que le « Merde » sur une affiche<sup>165</sup>. Quant à la vingtaine de placards au pinceau

---

<sup>158</sup> APP, BA, Rapport 16 octobre 1877, 19<sup>e</sup> arrdt, 1 h 30, 172 rue de Flandres.

<sup>159</sup> APP, BA, 29 mars 1874, 7 h 15, 358, 375 et 385 rue Puebla et 20 mars 1874, 3<sup>e</sup> arrdt, 10 h 45, urinoir 39 bd du Temple.

<sup>160</sup> APP, BA, 17 mars 1872, 8<sup>e</sup> arrdt, avenue de Marigny et 30 mai 1874, 18<sup>e</sup> arrdt, bd de la Chapelle, église Saint-Bernard.

<sup>161</sup> APP, BA, 8 octobre 1874, Rapport au cabinet, 1<sup>er</sup> bureau, 13 septembre, 5 h 00, clôture du chantier des travaux de l'Hôtel-de-Ville, réponse à une lettre du 14 septembre 1874 de la Préfecture de Police « où et par quel procédé cet écrit a été imprimé ? ».

<sup>162</sup> APP, BA, 28 janvier 1876, pièce n°1151.

<sup>163</sup> Voir Philippe Artières, *Clinique de l'écriture... op. cit.* et Jean Hippolyte Michon, *Système de graphologie : l'art de connaître les hommes d'après leur écriture*, 1875 ; Jules Crépieux-Jamin, *La graphologie en exemples*, Paris, Larousse, 1898 ; et R. Mansuy, R. & L. Mazliak, « L'analyse graphologique controversée d'Alphonse Bertillon dans l'affaire Dreyfus: Polémiques et réflexions autour de la figure de l'expert » in Pierre Piazza (ir.), *Aux origines de la police scientifique. Alphonse Bertillon, précurseur de la science du crime*, Paris, Karthala, 2011, p. 354-371.

<sup>164</sup> APP, BA/476, 27 juillet 1873 9<sup>e</sup> arrdt 2 écrits dans le passage noir de l'Opéra 8 h 30 du soir

<sup>165</sup> APP, BA, 30 mars 1874, 1<sup>er</sup> arrdt, sur les arcades de la rue de Rivoli, en face du n°158.

proclamant « Pour les loyers. Mort aux Propriétaires », l'agent précise qu'elles sont « toutes écrites de la même main »<sup>166</sup>.

Alors pourquoi préférer l'écriture manuscrite aux anonymes lettres d'imprimerie ? Ce choix s'explique paradoxalement par la volonté d'échapper à toute identification. La surveillance des presses est étroite – la délivrance des « brevets des imprimeurs, libraires et lithographes » concerne aussi les imprimeurs de bilboquets comme d'emballages<sup>167</sup>. Et ils sont sommés d'être des mouchards. Dans une adresse aux autorités, les « Anarchistes du 5<sup>e</sup> arrondissement » qui se présentent comme « ouvriers » annoncent : « La Mairie, le Panthéon, La Sorbonne, St Etienne du Mont, St Jacques du haut Pas St Séverin ainsi que les couvents seront détruits. / Vive la science !!!! / Vive la dynamité !!!! / Vive la République sociale !!!! ». Et ils éclairent dans la marge de l'affichette les raisons d'une rédaction manuscrite : « Nous n'avons pas fait imprimer pour ne pas être dénoncés »<sup>168</sup>.

## Gélatines révolutionnaires

Et cependant, le souci demeure de multiplier les messages. Or, dès la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, administration publique et commerces cherchent à reproduire de petites séries sans passer par la coûteuse imprimerie. La mise au point de la lithographie ouvre un nouvel espace pour reproduire l'écriture manuscrite mais la technique nécessite de lourdes pierres et une presse. Rien d'approprié à de petits écrits commerciaux, à des duplicata administratifs et encore moins à des écrits clandestins. La question de l'écriture à l'envers est réglée par le « papier report » ou « autographique » sur lequel on écrit à l'encre grasse, transférée ensuite en mouillant le papier<sup>169</sup>. Quant à la pierre, elle est remplacée par une légère plaque de zinc égrainée (zincographie). Mais ces plaques sont de potentielles pièces à conviction, d'autant que les images peuvent demeurer, fantomatiques. La plume Edison – qui perfore le papier pour en faire un pochoir – est coûteuse. La solution émerge à la fin des années 1870 : hectographie en Autriche et en Allemagne, chromographie un peu partout et polycopie en France. On écrit sur une « feuille spéciale » à l'encre d'aniline, on transfère ensuite sur un bloc de gélatine puis « en appuyant simplement avec la main [...] on peut obtenir ainsi jusqu'à 40 ou 50 copies et les feuilles n'ayant pas besoin d'être mouillées, les caractères conservent leur netteté. »<sup>170</sup> Lancée en France en 1879, la technique se répand vite<sup>171</sup>. Elle a pour elle la modestie des moyens, la possibilité de s'approvisionner sans être identifiable et de ne laisser aucune

---

<sup>166</sup> APP, BA, 28 avril 1882, « maisons du quartier du Père-Lachaise ».

<sup>167</sup> Voir série F/18/1726-2116, années 1815-1881, « Brevets des imprimeurs, libraires et lithographes ».

<sup>168</sup> APP, BA, 4 décembre 1882, 9 h 40, Jean Cassagne, facteur des Postes, demeurant 4 bd Saint-André, affiche trouvée « fixée à la boîte aux lettres de la Maternité Boulevard de Port-Royal (14<sup>e</sup> arrdt) » à 9 h 00. [3218]

<sup>169</sup> Sur les premiers développements, voir Jean-Sébastien-Eugène Julia de Fontenelle et P. Poisson, *Manuel complet du marchand papetier et du régleur, contenant la connaissance des papiers divers, la fabrication des crayons... des encres...*, Paris, Encyclopédie Roret, 1828, p. 299 et sq.

<sup>170</sup> « Chromographe et hectographe » in Charles Laboulaye (dir.), *Complément au Dictionnaire des arts et manufactures et de l'agriculture, formant un traité complet de technologie...*, Paris, Librairie de dictionnaire, 1886 et Jean Martin Hermann Hammann, *Des arts graphiques destinés à multiplier par l'impression...*, Paris-Genève, Cherbuliez, 1857.

<sup>171</sup> Voir les nombreuses publicités, par exemple 19 décembre 1879, *Le Charivari* : « Compagnie du Chromographe. Paris 12 rue Duphot. Reproduction instantanée de manuscrits, dessins, actes, plans, etc., etc. Appareils depuis 15 fr. jusqu'à 40 fr. Adopté dans tous les ministères ».

trace, la gélatine pouvant être dissoute dans un évier. Si les marques proposent une valise avec un bac de zinc et de la « pâte à photocopier » prêtes à l'emploi<sup>172</sup>, les recettes sont partout pour la fabriquer chez soi. *La Nature* en donne la recette : « grénétine » (gélatine pharmaceutique), sucre blanc, eau distillée ou de pluie et glycérine<sup>173</sup>. Ensuite, de l'encre d'aniline et du papier suffisent. Répondant aux attentes du capitalisme – faire des duplicata de devis et factures – et à celles de la bureaucratie, la technique devient signe d'une subversion politique. Ces placards inquiètent par l'articulation entre geste libre, mêlant écriture et dessin, et multiple. En avril 1874, imitant un avis officiel, une affichette réalisée en série annonce : « Avis / On demande des ouvriers-serruriers-tôliers / s'adresser au Capitaine-commandant la 1<sup>ère</sup> Compagnie d'ouvriers d'artillerie au Fort de Vincennes. »<sup>174</sup> [2971] Les usages de cette technique fixe une esthétique. C'est par une série de photocopies au violet d'aniline et surmonté d'un « avis » au crayon rouge que « des révoltés de la société actuelle » placardent ainsi en octobre 1882 « sur un entourage en bois situé rue Vivienne » un appel à la « révolution violente ». [3206]

Au moins jusqu'aux années 1930 – avant que les années 1960 ne réactive cette esthétique par la sérigraphie<sup>175</sup> –, ces impressions à la gélatine sont la base d'une esthétique de la contestation, issue de bricolages dans les cuisines les plus modestes.

## Conclusion

Si les mains demeurent inconnues, les traces matérielles qu'elles laissent racontent questionnent à la fois la manière dont nous catégorisons les écrits comme populaires et à rebours tout une culture de l'écrit au quotidien. Point d'« écrits ordinaires » ici : le geste est sans doute pour beaucoup de ces mains un geste exceptionnel, peut-être unique et dangereux. Sans doute, certain-e-s prennent la plume ou le crayon que très rarement en dehors de cette occasion. Reste que dans ce geste peut-être unique condense toute une culture. Elle est à la fois scolaire, pétrie par l'apprentissage même rudimentaire d'une écriture sur papier ligné et marqué par les réformes de l'écriture du siècle. C'est aussi toute une culture typographique, à la fois par la forme des lettres dessinées et les compositions qui se lit, prouvant à quel point le flot typographique qui submerge les villes imprègnent la culture visuelle de la toute la société. C'est aussi une culture technique : crayons gras, craies de tailleurs, points de croix, crayons d'aniline et gélatine, colle de pâte... dans le détail des pièces saisies se dessinent un attirail à la fois professionnel et scolaire qui est comme une panoplie à partir de laquelle celles et ceux qui écrivent inventent ensemble des stratégies pour intervenir et tenir dans l'espace public, inventant par là même une esthétique.

---

<sup>172</sup> « Photocopie » in *Annuaire Bottin Didot commerce*, 1879-1885. « Autocopiste », *Dictionnaire du commerce...*, 1898.

<sup>173</sup> *La Nature*, 23 septembre 1893, recette de « pâte à photocopie » de « M. Delage, pharmacien à Paris ».

<sup>174</sup> APP, BA, 18 avril 1874, déposés chez un marchand de vin du quartier Grenelle.

<sup>175</sup> Sur cette esthétique manuscrite, voir Philippe Artières et Eric de Chassey (dir.), *Images en lutte : la culture visuelle de l'extrême-gauche en France, 1968-1974*, Paris, Beaux-Arts de Paris éditions, 2018.